

Entretiens Chrétiens

Recueil d'études pratiques et exégétiques des paroles de Jésus

Yves I-Bing Cheng, M.D., M.A.

Basé sur une oeuvre du Pasteur Eric Chang

www.entretienschretiens.com

LA PARABOLE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN

Luc 18.9-14

Nous savons tous par expérience que les apparences sont parfois trompeuses. Le diction populaire, 'Tout ce qui brille n'est pas or,' illustre bien. La même remarque s'applique au monde spirituel. Ceux qui paraissent pieux ne le sont pas nécessairement. À l'inverse, la vraie piété peut se retrouver chez ceux dont on s'attendait le moins. Citons comme exemple biblique la parabole du Pharisien et du publicain. Cette histoire fera l'objet de notre étude. Lisons-là ensemble.

Luc 18.9. Il dit encore, à l'adresse de certains qui se flattaient d'être des justes et n'avaient que mépris pour les autres, la parabole que voici :

10 « Deux hommes montèrent au Temple pour prier ; l'un était Pharisien et l'autre publicain.

11 Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : " Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes, adultères, ou bien encore comme ce publicain ;

12 je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que j'acquiers. "

13 Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, en disant : " Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! "

14 Je vous le dis : ce dernier descendit chez lui justifié, l'autre non. Car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé. »

Deux hommes en prière

Essentiellement, cette parabole traite de la question de l'attitude du cœur, de l'esprit qui nous anime. Par notre attitude, nous montrons nos sentiments concernant une situation donnée. Elle peut être bonne ou mauvaise. Jésus met ici en contraste ces deux types d'attitude et souligne l'importance d'adopter la bonne.

Il ne se passe pas une journée sans que nous ayons à réagir à un état de choses. Les circonstances varient d'une personne à l'autre, d'une journée à l'autre. Elles peuvent être plus difficiles pour l'un et moindre pour l'autre. Or aux yeux de Dieu ce ne sont pas tant les circonstances qui importent mais plutôt la façon de réagir aux circonstances. Quelle attitude avons-nous lorsque survient un événement? Quelle est la disposition de notre cœur dans une situation donnée? C'est à cela que Dieu s'intéresse. Il regarde avec quelle disposition et quel dessein nous venons à lui. Et ce passage décrit l'attitude du cœur que Dieu désire retrouver en nous.

L'histoire se déroule dans le contexte de la prière. Deux hommes montent au temple pour prier (v. 7). Le premier est un Pharisien, tandis que l'autre est un publicain.

Les Pharisiens formaient un parti religieux qui jouissait d'un grand respect auprès du peuple juif. Ceux-ci insistaient sur l'application de la loi à tous les détails de la vie quotidienne et s'imposaient souvent une rigueur dépassant même celle que la loi exigeait. Leur condamnation par Jésus ne devrait pas nous faire oublier la perception favorable qu'avaient les Juifs à leur égard. En Israël, le Pharisien représentait la piété même.

C'était tout le contraire pour le publicain. Autant le Pharisien était bien perçu, autant le publicain était détesté par tous. Et ce n'était pas seulement parce que la population n'aimait pas payer des impôts. Les Juifs n'admettaient pas que l'un des leurs puisse être un agent des Romains et lever des impôts pour un gouvernement païen. La question de l'impôt à César a toujours fait l'objet d'un débat passionné parmi les Juifs. Les ennemis de Jésus l'ont utilisé dans une tentative de le prendre au piège en Matthieu 22.15-22. Ils lui demandèrent, *Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César?* Si Jésus avait dit 'non,' ils avaient une occasion de le dénoncer au gouvernement Romain. S'il avait dit 'oui', ils pouvaient espérer détruire son influence dans le peuple qui haïssait les Romains et les taxes.

Par ailleurs, comme il n'y avait aucune loi protégeant les contribuables contre les abus, presque tous les publicains se livraient à l'extorsion. Il n'était donc pas étonnant que la réputation de malhonnêteté les suivait partout. On peut comprendre également pourquoi ils n'avaient pas l'habitude de fréquenter un lieu aussi saint que le temple. Le fait que cette parabole présente un collecteur d'impôts en train de prier dans un temple est en soi assez surprenant.

Mentionnons en plus que dans la perception de l'auditoire, le Pharisien devait être le héros de l'histoire. Il représentait l'homme pieux, menant une vie honnête et intègre. Il faut donc la lire en ayant au départ une bonne impression du Pharisien et une mauvaise du publicain. La parabole se chargera par la suite de renverser cette idée préconçue des deux personnages.

L'orgueil du Pharisien

Dans sa prière, le Pharisien se compare à plusieurs transgresseurs de la loi : Les ravisseurs, les injustes, les adultères, les publicains. En mentionnant spécifiquement le publicain qui se trouvait à ses côtés (v. 11), il portait un jugement méprisant sur un homme qu'il ne connaissait même pas.

Son sentiment de supériorité était en partie fondé sur sa scrupuleuse participation aux pratiques religieuses juives. Il en mentionne deux : Le jeûne et le paiement de la dîme.

Il était du devoir de tout Israélite de jeûner une fois dans l'année, soit le jour des Expiations (Lévitique 16.29). C'est la seule que prescrivait la loi. Ce Pharisien allait bien au-delà de ce commandement en jeûnant à toutes les semaines, deux fois par semaine, ce qui totalisait une centaine de fois par année.

Même chose pour ce qui est de la dîme. La loi ordonnait le prélèvement d'une dîme sur les produits de la terre une fois la récolte terminée (Deutéronome 14.22). Ici encore, ce chef religieux accomplissait plus que ce que la loi exigeait car il étendait la dîme sur tout ce qu'il se procurait. *Je donne la dîme de tout ce que j'acquiers* (v. 12). Qu'est-ce que cela signifie? Supposons qu'il achète une certaine quantité de blé. En principe, le fermier qui a fait la récolte de ce produit en a déjà payé la dîme. Mais le Pharisien ne peut pas en être parfaitement sûr. Devant cette incertitude, même minime, il préfère sortir de l'argent de ses poches et payer lui-même la dîme. Il est tellement consciencieux sur ce point qu'il répète la même action chaque fois qu'il achète quelque chose. En agissant de la sorte, il élimine toute possibilité d'être souillé par des objets qui auraient été rendus impurs par le non-respect de la dîme. On ne peut qu'admirer son extrême minutie dans l'observance de la loi.

Les réalisations de sa vie religieuse sont certes impressionnantes, mais au fond de notre cœur, nous ne sommes guère émus. Nous avons le sentiment qu'il n'a pas su créer de liens avec ceux dont il

partageait la vie en Palestine. Sa religiosité semble avoir au contraire érigé un mur le séparant de son prochain et l'empêchant d'avoir de la compassion envers qui que ce soit.

Ce Pharisien commença sa prière en rendant grâce à Dieu pour sa droiture. 'O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres'. Mais si la grâce ne mène pas à la grâce, si la grâce de Dieu ne fait pas de lui une personne compatissante, il y a lieu de se demander s'il a vraiment été touché par la grâce divine. Sa prière consistait à énumérer des actes purement extérieurs dans lesquels son cœur n'avait de part. Toute son attitude était imbue de sa propre bonté. C'est comme s'il disait à Dieu, 'Je te remercie, Seigneur, pour la qualité de ma personne!'

L'humilité du publicain

L'attitude du publicain était radicalement différente. À l'inverse du Pharisien qui aimait se faire remarquer, le publicain préférait se tenir 'à distance' (v. 13) du sanctuaire. Il n'avait besoin que d'un endroit tranquille où il pouvait communiquer ses pensées à Dieu sans se faire distraire.

Il connaissait la gravité de ses péchés. C'est donc avec une bien mauvaise conscience qu'il s'est rendu au temple. En fait, il était tellement accablé par le sentiment de son indignité qu'il n'arrivait pas à fixer ses regards au ciel. V. 13 : *Il n'osait même pas lever les yeux au ciel ; mais il se frappait la poitrine...* Se frapper la poitrine est un acte dramatique qui dénote une grande douleur. Le publicain savait qu'il avait terriblement fait tort à Dieu et qu'il ne méritait rien d'autre que sa réprobation.

Il dit de lui non pas qu'il était 'un pécheur' mais plutôt 'le pécheur'. *Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis!* Il ne se considérait pas comme un pécheur parmi tant d'autres, mais comme 'le' pécheur indigne de toute faveur divine. Il est le pécheur par excellence, le pire de tous les pécheurs du monde. Ce sentiment est semblable à celui exprimé par Paul en 1Timothée 1.15 où il écrit, ... *Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier.* L'apôtre Paul, avant sa conversion au christianisme, avait persécuté sans pitié l'église de Dieu. Plusieurs chrétiens ont perdu leur vie à cause de lui. Il en gardait maintenant un terrible souvenir. 'Je suis, Paul, le premier des pécheurs. Le pire d'entre eux'. Le publicain pria dans le même état d'esprit. 'Mon Dieu, je suis le premier des pécheurs, le pire des pécheurs'.

Sa confession fut suivie par une ardente supplication. 'Mon Dieu, aie pitié de moi', dit-il. Le mot grec qui est traduit par 'aie pitié (*hilaskomai*)' signifie 'sois apaisé'. Il s'agit d'un terme faisant allusion aux sacrifices d'expiation dans l'Ancienne Alliance. En Hébreux 2.17, nous lisons que Jésus devait en tout point devenir semblable à nous *pour faire l'expiation (*hilaskomai*) des péchés du peuple.* Le cri de l'âme du publicain va dans le même sens et pourrait être dit de cette façon, 'Que mes péchés soient expiés'. Coupable devant Dieu, il savait qu'il ne pouvait compter sur rien pour être pardonné. Il n'avait rien pour impressionner Dieu, rien pour se justifier. Il se présente devant Dieu les mains vides, ayant pour seul espoir la miséricorde de Dieu. Et c'est ce qu'il implore en toute sincérité.

Contrairement aux apparences (rappelez-vous qu'au départ, les auditeurs juifs s'attendaient à ce que le Pharisien soit loué), ce fut le publicain qui retourna chez lui justifié. Jésus déclara, *Celui-ci descendit dans sa maison justifié, plutôt que l'autre* (v. 14). Cette histoire fait ressortir le type d'attitude qui plaît à Dieu et auquel il donne réponse. Le principe spirituel est simple : Pour être acceptés et justifiés par Dieu, nous devons nous présenter devant lui dans un esprit d'humiliation. Jésus l'énonce en ces termes à la fin de la parabole. *Celui qui s'abaisse sera élevé.* Le pécheur repentant qui demande avec humilité la miséricorde divine l'obtiendra. Il sera élevé par Dieu. Ce n'est que lorsque nous nous humilions devant Dieu qu'il nous fera grâce en nous couvrant de sa justice.

Une assurance illusoire

Certains chrétiens aiment parler de leur expérience spirituelle en mettant en relief leur assurance du salut. Ils disent, ‘Je suis né de nouveau. Dieu me garde par sa puissance et je marcherai avec lui jusqu’à la fin de mes jours. J’ai la certitude qu’il me ramènera à la vie et je serai avec lui pour toujours dans son royaume’.

Le NT fait mention en effet d’une foi assurée pour décrire l’état du croyant qui est sûr de son salut. Cette assurance a comme assise les promesses de Dieu. Mais il faut bien comprendre que le sentiment d’assurance peut dans certains cas n’être qu’une illusion. Un faux sentiment d’assurance fait croire à l’individu qu’il ira au ciel alors que la vérité est tout autre. C’était le cas de ce Pharisien.

Portons à nouveau nos regards sur cette personne. Tout dans ses paroles et son attitude montrait de l’assurance. L’introduction de la parabole nous indique d’ailleurs à quel type d’individu elle était destinée. V. 9 : *Il dit aussi cette parabole, au sujet des gens persuadés en eux-mêmes qu’ils étaient justes, et qui méprisaient les autres.* ‘Des gens persuadés en eux-mêmes qu’ils étaient justes’. Ils étaient convaincus d’être justes. Oh oui, ce Pharisien avait une grande confiance en lui-même. Il était plein d’assurance. Il avait la certitude d’être juste et donc d’être sauvé. Car être juste signifie par implication être sauvé. Il était sûr de son salut plus que quiconque. C’est pourquoi il se permettait de dire, ‘Je te remercie, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme ceux qui ne sont pas sauvés’. Il était tellement certain de sa droiture qu’il n’hésita pas une seconde à se comparer à d’autres et à s’enorgueillir d’être le meilleur.

Mais le fondement de son assurance n’a pas été établi au bon endroit. Où est l’erreur? Sa confiance reposait sur sa propre personne, sur ses accomplissements. Il a méticuleusement exclu toute source d’impureté dans sa vie. Il a accompli ce que la loi ordonnait, et souvent bien plus. En remplissant fidèlement son devoir, il croyait pouvoir s’en faire un titre de propre justice devant Dieu.

Si on lui avait dit que son assurance était fondée sur lui-même et non pas sur Dieu, il aurait protesté vigoureusement. Il croit de tout son cœur en Dieu et il ne voit pas comment son dévouement pour Dieu pouvait aller à l’encontre de la volonté divine. Et pourtant, cette même erreur avait été commise par Israël tout entier. L’apôtre Paul leur fit ce reproche en Romains 10.2-3. *Car je leur rends ce témoignage, qu’ils ont du zèle pour Dieu, mais sans connaissance. En ignorant la justice de Dieu, et en cherchant à établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu.* Les Juifs avaient un grand zèle pour les choses de Dieu, mais un zèle qui s’appuyait sur un faux fondement. Il était dirigé vers la religion et non vers le spirituel. Or la religion peut paradoxalement faire obstruction à l’entrée du royaume de Dieu. Elle donne une fausse sécurité à ceux qui la pratiquent et les empêchent d’avoir une connaissance véritable de la grâce de Dieu. C’était sur la base de ses activités religieuses que le Pharisien s’estimait meilleur que les autres. Il respectait sans défaut la loi et bien au-delà. Par conséquent, il se croyait accepté par Dieu. Il avait malheureusement tort.

Il est question spécifiquement d’un Pharisien dans la parabole. Mais l’introduction au v. 9 laisse entendre qu’elle ne s’adresse pas uniquement aux Phariséens. Elle concerne une catégorie de personnes : Celles qui croient en elles-mêmes être vertueuses et s’imaginent ainsi être justifiées devant Dieu. En toute franchise, je crois que chacun d’entre nous est coupable d’avoir entretenu, au moins à quelques occasions, des pensées de ce genre. Il y a ici une mise en garde pour nous. L’assurance d’être sauvé ne mène pas nécessairement au salut. Si cette assurance est mal fondée, si elle est fondée sur l’accomplissement de nos devoirs chrétiens, elle produira le résultat contraire, même si nous avons la certitude d’être dans le droit chemin. Notre assurance n’aura été qu’une pure illusion – comme pour ce Pharisien.

Qu’en est-il de l’autre personnage, du publicain? Démontrait-il de l’assurance? Absolument pas! Tout dans cette personne, son attitude aussi bien que ses paroles, dénotait de l’incertitude. Il ne voyait rien en lui qui méritait l’approbation de Dieu. Au bord du désespoir, se sentant totalement

indigne, il demanda que Dieu lui fasse miséricorde. Puis il quitta le saint lieu et se mêla à la foule. Pensait-il que Dieu allait écouter sa prière? L'histoire ne le dit pas mais on peut en douter. Et il n'y avait probablement personne pour le reconforter.

Le Seigneur donna alors son verdict. Il dit, 'Le publicain n'était peut-être sûr de rien à ce moment. Mais je vous le dis, c'est lui qui est justifié – pas le Pharisien'. Selon toute vraisemblance, le publicain s'en retourna chez lui sans emporter dans son cœur l'assurance du pardon de ses péchés. Mais tôt ou tard, cela se produira. Il en aura l'assurance, une véritable assurance. Car tout individu qui s'approche de Dieu avec la même attitude sentira un jour sa présence. Il fera la rencontre du Seigneur et une relation se développera. Il expérimentera ce que Paul décrit en Romain 8.16. 'L'Esprit lui-même rend témoignage à mon esprit que je suis un enfant de Dieu'. Le cri de désespoir suscité par un esprit coupable mais humble ne laisse jamais Dieu indifférent. Le Seigneur est toujours prêt à recevoir les pécheurs quand ceux-ci s'adressent à lui de cette manière.

Croître en gratitude

Supposons que le publicain ait entendu Jésus lui dire, 'Je t'accorde le pardon. Tu es aujourd'hui justifié'. Comment aurait-il réagi face à une telle déclaration? Je pense qu'il se serait écroulé au sol, en pleurs, le cœur ébranlé par une profonde gratitude. Ceci m'amène à parler d'un facteur essentiel à notre croissance spirituelle. Il s'agit du principe de la gratitude.

Voyez-vous, nous entrons dans la foi chrétienne en toute humilité, comme ce publicain, les mains vides, reconnaissant qu'il n'y a rien en nous qui puisse impressionner Dieu ou l'obliger à nous bénir. Nous sommes tous des pécheurs qui ne méritent pas de vivre mais à qui Dieu, par sa bonté, accorde la vie néanmoins. Son amour pour nous s'est exprimé totalement dans l'œuvre de la croix et par laquelle il nous offre maintenant la vie éternelle dans son royaume. Si notre humilité est vraiment sincère, il ne peut s'ensuivre qu'une seule réponse de notre part, celle de la gratitude. Le chrétien est par définition un reconnaissant bénéficiaire de l'amour de Dieu. La gratitude est tellement au cœur de l'identité chrétienne que son absence, le manque de gratitude, est un non-sens pour le croyant.

L'apôtre Paul dit des païens en Romains 1.21 qu'ils 'ont refusé de rendre grâce à Dieu'. En se détournant du péché, nous nous détachons d'un esprit ingrat pour nous tourner vers Dieu dans une reconnaissance vivante de sa miséricorde. Mais cela ne devrait pas se limiter uniquement à l'expérience de la conversion. Nous devons croître en gratitude. Cette attitude doit s'étendre à toutes les dimensions de notre être jusqu'à devenir un trait de personnalité. Ainsi, même dans l'adversité et la souffrance, nous continuons à remercier Dieu pour ce qu'il a fait.

De cet esprit de gratitude dépend notre maturité spirituelle. En fait, je n'hésiterais pas à affirmer qu'il existe une correspondance proportionnelle entre la profondeur de notre gratitude et le dynamisme de notre vie spirituelle. Plus notre appréciation de la miséricorde divine s'accompagne d'un sentiment de gratitude, plus notre spiritualité croîtra en maturité.

En outre, il n'existe probablement pas de motif plus puissant pour le croyant dans l'accomplissement de son ministère que la reconnaissance du degré infini de la miséricorde divine. Bien sûr, il y a d'autres raisons qui peuvent le pousser à servir la cause de Christ. Plusieurs ont comme source de motivation la gloire de Dieu et sa sainteté. D'autres sont inspirés par la vérité. Certains ont une passion pour la justice. D'autres encore parlent de leur vif désir de s'occuper des pauvres et des oubliés. Mais savez-vous ce que j'ai observé au fil des ans? Toutes ces raisons, aussi légitimes soient-elles, peuvent facilement se transformer en un zèle dépourvu de compassion si l'ouvrier chrétien ne se sent plus redevable envers celui qui l'a sauvé. À partir du moment où nous perdons de vue le rôle de la miséricorde divine dans notre salut, un fondement de notre spiritualité vient de s'écrouler.

Je le dis et je le répète. La reconnaissance continue de la bonté, de la grâce, et de la miséricorde de Dieu est le facteur le plus déterminant de notre croissance spirituelle et de notre service

pour Dieu. Rien ne nous soutiendra davantage dans les moments difficiles. Rien ne nous rendra davantage aptes à vivre avec passion et compassion, avec l'amour de la vérité et l'amour du prochain.

La parabole du Pharisien et du publicain met en présence deux hommes dont les dispositions morales sont aux pôles opposés de la vie religieuse. Son message principal est en quelque sorte résumé par l'énoncé final : *Quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé*. Le Pharisien représente le premier cas, le publicain, le second. Ce principe possède un caractère eschatologique. À la fin des temps, Dieu élèvera celui qui s'est abaissé, et il abaissera celui qui s'est élevé. Cela signifie que l'attitude (d'humilité ou d'orgueil) ayant caractérisé notre relation avec Dieu dans cette vie trouvera une correspondance inverse pour ce qui est de notre statut spirituel dans la vie à venir.